

LE GRAND VAINCU

(Suite de la 1ère Page)

—Eh bien monsieur, retournez en France, alors ! s'écria d'Arramonde en s'adressant à Saint-Preux d'un air désespéré.

—Ceux qui excitent un officier à désertir sont punis us cinq ans de fers, observa froidement le marquis de Montcalm.

—Mais mon général, il faut que je revienne à Versailles, que je me présente au roi, que je parte ensuite pour l'armée d'Allemagne où l'on m'attend !... Je suis touché de la marque d'estime que vous voulez bien me donner, et en disant ces mots il grinçait presque des dents, — mais enfin je ne puis servir au Canada !

—Et vous vous imaginez que moi, général français, j'aurai dans mon camp le descendant le Pierre d'Arramonde, le petit-fils d'un des meilleurs amis de mon père, un jeune homme brave, intelligent, plein de fougue, d'ardeur, et que je le laisserai échapper, alors que chez nous les bons officiers sont si rares ?... Non, non, mon cher monsieur, vous resterez parmi nous. Vous êtes mon prisonnier, vous ne me quitterez pas !

M. de Montcalm, qui connaissait bien ses compatriotes, avait touché juste en s'adressant à la vanité du gentilhomme gascon. Ebloui par des éloges qui caressaient si agréablement son amour-propre, Jean d'Arramonde ne fit plus que de faibles objections, puis finit par mettre son brevet d'officier dans la poche de son habit avec un soupir de résignation.

Mais alors Saint-Preux intervint :

—Mon général, dit-il, mon adversaire et moi avons juré à M. de Belle-Isle de respecter la décision que vous prendriez à notre égard. Permettez-moi de vous faire observer toutefois que nous sommes venus en ce pays pour terminer une affaire d'honneur et avec l'assurance formelle du maréchal que nous pourrions nous y battre librement.

—Messieurs, dit le marquis de Montcalm avec animation, il me semble en vérité, que je rêve !... Peut-être le long séjour que je viens de faire parmi les sauvages ne me permet-il plus de bien juger ce que vous appelez "honneur" là-bas, en France, mais ce que je puis vous déclarer, c'est que vous ne vous battrez pas.

—Si encore il y avait entre vous une haine mortelle causée par quelque grave offense... Mais non, vous avez eu une discussion un peu vive, discussion où tous les torts me semblent être de votre côté, monsieur d'Arramonde ; vous vous êtes provoqués et vous avez cru que l'honneur exigeait une réparation par les armes... Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous êtes venus trouver Montcalm, moins pour lui offrir votre épée, votre dévouement, que pour lui demander de vous aider à terminer votre misérable querelle !

—En vérité, messieurs, vous auriez mieux fait de rester en France, ou, si vous teniez tant à vous couper la gorge, il fallait aller en Italie ou en Allemagne ici ou ne se bat que contre les ennemis du roi. Nous avons devant nous soixante mille Anglais et nous sommes six mille. Vous verrez dans mon camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de seize.

—On ne songe ici qu'à défendre la colonie ou à mourir. Et c'est ce moment que vous choisissez pour venir me faire perdre une heure de mon temps en me racontant que M. d'Arramonde et M. de Saint-Preux veulent recommencer les ridicules traditions des

duels de la Régence !... nous ne sommes pas en France, ni à la cour du roi, messieurs. Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir à une armée où, comme je viens de vous le dire, la vie de chaque homme en vaut dix. Vous avez devant vous un général en qui, si vous faites bien votre devoir, vous trouverez toujours un ami, je pourrais presque dire un père, — car mon armée est assez petite pour n'être qu'une grande famille, — mais qui se montrera inexorable si vous manquez à ses ordres. — Et maintenant, donnez-vous la main !

Ils hésitèrent un moment, puis restèrent immobiles. Ils avaient tous deux trop d'amour-propre pour consentir à la réconciliation que leur demandait le marquis de Montcalm.

Si d'Arramonde avait tendu la main à Saint-Preux, ce dernier n'eût probablement pas hésité à l'accepter et à oublier les paroles blessantes dont le gentilhomme béarnais l'avait publiquement outragé.

Mais nous savons que jamais un d'Arramonde ne donna la main à un adversaire avant le combat.

Et leur digne descendant tenait bon !

Le marquis de Montcalm fixa sur eux ses yeux vifs et perçants.

—Vous ne voulez pas vous réconcilier ? dit-il après un instant de silence. Eh bien ! je consens au duel.

—Ah ! mon général, s'écria d'Arramonde, vous me rendez la vie !

—Un instant... Vous acceptez d'avance les conditions que je vais vous fixer ?

—Nous les acceptons ! dirent ensemble les deux jeunes gens.

—Vous le jurez ?

—Nous le jurons !

—Eh bien ! écoutez-moi... Demain matin, dès l'aube, je vous confierai à chacun une mission difficile où vous aurez bien mieux l'occasion de montrer votre courage que dans un duel ordinaire, car vous aurez devant vous dix adversaires au lieu d'un... Peut-être trouverez-vous l'un ou l'autre une mort glorieuse dans l'accomplissement de cette mission. En ce cas, celui qui reviendra sain et sauf sera considéré comme le vainqueur du duel. Si tous deux vous revenez vivants, la victoire sera à celui qui aura fait le plus de mal aux Anglais.

—Et maintenant, messieurs, dit Montcalm en se levant et sans laisser aux deux jeunes gens le loisir de discuter cette étrange décision, je vous ai dit que j'ai à m'occuper ici d'un détail immense... tout mon temps appartient à l'armée, et si je vous ai retenus si longtemps, c'est que je voulais témoigner quelques égards au petit-fils de l'ancien ami de ma famille et au parent de mon excellent ministre. Demain, au lever du jour, vous recevrez mes ordres par M. de Bourlamaque, qui vous dira en outre, en quelques mots, comment vous devrez vous conduire envers les sauvages et les Canadiens pour vous concilier leur confiance et leur amitié. Tâchez de bien dormir cette nuit, car à partir de demain, vous serez obligés de demander au sommeil un crédit sans doute fort long... Au revoir, messieurs, je vous souhaite bonne chance !

—En vérité, pensa d'Arramonde en mettant le pied hors de la tente du général, il n'y a pas moyen de lui répondre, à ce diable d'homme ! Il fait de vous tout ce qu'il veut. Me voici officier de Canadiens, forcé d'entrer en campagne dès demain matin avec une escorte de Peaux-Rouges qui m'apprendront sans doute à scalper... car M. de Montcalm va évidemment nous demander au retour le

nombre de chevelures que nous aurons prises à l'ennemi... Quand verrai je le roi, maintenant ? Bah ! à la grâce de Dieu ! Après tout, l'honneur est sauf, et c'est tout ce qu'un d'Arramonde peut exiger.

Comme on le voit, un des côtés charmants du caractère du gentilhomme béarnais, c'est la facilité avec laquelle il acceptait les diverses situations où le jetait la fortune, une fois que, son opiniâtreté naturelle étant vaincue, il reconnaissait qu'il ne lui servirait à rien de réclamer ni de se plaindre.

Le duel ordonné par M. de Montcalm était assez singulier, mais on n'était pas en France, et ce genre de combat était peut-être conforme aux mœurs de l'Amérique !

Et puis, quelles aventures étonnantes allaient peut-être lui advenir et quels beaux récits il pourrait en faire là-bas, au Béarn, alors que la grande distance lui permettrait d'y ajouter quelques-uns de ces traits pittoresques sans lesquels une narration gasconne serait dépourvue de charme et d'intérêt !

Cela ne valait-il pas mieux que d'aller servir, comme tout le monde, dans l'armée d'Allemagne ? D'autant plus quelle était toujours battue, cette pauvre armée d'Allemagne ? tandis que M. de Montcalm avait été sans cesse victorieux. Ne devait-on pas avoir plus de gloire et de profit à servir sous les ordres d'un si excellent général ?

Ce n'était pas avec cette philosophie résignée, mais avec un véritable enthousiasme, contenu, il est vrai, dans les limites de sa nature froide et peu expansive, — que Saint-Preux avait accepté la décision de M. de Montcalm.

Il allait trouver dans ce duel original un stimulant pour son ambition et en même temps, peut-être, l'occasion de se couvrir d'une gloire qu'il ne devait qu'à lui-même, car M. de Montcalm allait sans doute lui confier le commandement d'une petite expédition dont il aurait seul la responsabilité en cas d'échec, et l'honneur en cas de victoire.

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire, ne pensa à la fâcheuse hypothèse prévue par M. de Montcalm : le cas où l'un des deux laisserait sa vie dans la lutte.

Aucun songe sinistre ne troubla leur sommeil calme et profond. Saint-Preux rêva qu'il enfonçait à lui seul un carré anglais et l'exterminait tout entier de sa main, et d'Arramonde vit en songe tous les arbres du parc paternel ornés de chevelures levées sur l'ennemi ; au milieu de ces trophées se détachait triomphalement, sur le sommet d'un gros hêtre, — qu'elle inondait de ses boucles ruisselantes, — l'énorme perruque Louis XIV de messire Paternel.

VII

LE SECRET DE DAVID KERULAZ

Dès que Saint-Preux et d'Arramonde furent sortis de la tente du général, ce dernier déplaça vivement une carte annotée tout entière de sa main, approcha la flamme et suivit attentivement du regard et du doigt les lignes tracées sur le parchemin.

Au bout de quelques instants, il appela un des soldats qui montaient la garde devant sa tente et lui ordonna d'aller chercher David Kerulaz.

Le chasseur de bisons attendait à quelques pas de là que M. de Montcalm voulût bien lui accorder l'entretien qu'il lui avait promis. Il se présenta donc immédiatement devant le général.

Melle Bertha Ledoux

DEPUIS NOMBRE D'ANNEES TORTUREE PAR LE BEAUMAL ET PLUSIEURS AUTRES MALADIES.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ont mis fin à toutes ses Souffrances. Aujourd'hui, guérie et heureuse, elle publie la grande efficacité des Pilules Rouges du Dr. Coderre.



MELLE BERTHA LEDOUX.

L'anémie — ou en d'autres mots la pauvreté du sang — est une des maladies les plus communes de nos jours. Elle affecte sans exception, les femmes de tous les âges, mais plus particulièrement les jeunes filles entre 13 et 20 ans. — Etes-vous anémique ? — Etes-vous pâle et votre teint jaune ? Vos yeux sont-ils ternés ? Vos lèvres et gencives sont-elles pâles au lieu d'être roses ? Votre appétit variable et faible ? Etes-vous fatiguée et essoufflée après le moindre exercice ? Souffrez-vous d'étourdissements et de maux de tête ? Votre cœur bat-il violemment si vous marchez un peu vite ? Etes-vous abattue, mélancolique et faible ? Si en est ainsi, vous êtes anémique, vous êtes sur la route de la consommation, et par conséquent de la mort. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent l'anémie en faisant du sang riche, rouge et pur. Aux figures pâles et jaunes, elles donnent le rayon de la santé, donnent de la vigueur à tout le système, et font de la vie une bénédiction au lieu d'un fardeau.

Melle Ledoux dit : " Depuis plusieurs années j'ai beaucoup souffert de grande faiblesse et du beau mal. " Je n'avais pas d'appétit, je souffrais aussi de maladie de foie, toujours mal à la tête, faiblesse dans les jambes, pas d'appétit et douleurs dans tous les membres. Je souffrais aussi de faiblesse et de pauvreté de sang. Une amie m'avait dit que le seul remède qui pouvait me guérir était les Pilules Rouges du Dr. Coderre, je commençai à en prendre. Jamais je ne pourrai faire assez de louanges de ce remède, car il m'a débarrassée de toutes mes maladies. Maintenant que je suis guérie, je me fais un devoir de le recommander à toutes les femmes et jeunes filles malades. " Melle Bertha Ledoux, 150 St. Elizabeth, Montréal.

Nous ne publions jamais de témoignages sans le consentement de la femme guérie, nous ne les achetons pas non plus. S'il arrivait que vous desiriez consulter ces femmes et que vous ne puissiez les trouver pour cause de déménagement ou autres raisons, écrivez-nous et nous ferons tout notre possible pour vous mettre en communication avec elles.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent infailliblement ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le remède qui donne la force, la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui le prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées.

faible jeune fille. N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Ecrivez-lui une description complète de votre maladie, il vous répondra absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Notre médecin examinera votre maladie et vous donnera un grand nombre de conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. C'est une chance unique que nous vous donnons de consulter notre médecin spécialiste. Adressez vos lettres :

Departement Medical, Boite 2306, Montreal. Defiez-vous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, ce sont des imitations des Pilules Rouges du Dr. Coderre. Ces imitations sont la plus grande fraude du jour. Il est arrivé un grand nombre d'accidents par l'usage de ces imitations que l'on vous vend à bon marché. Ces imitations faites à bon marché contiennent toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Defiez-vous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, Montreal.

—Mon brave David, dit M. de Montcalm, tu devras te tenir prêt à partir demain au lever du jour avec M. de Saint-Preux. Les Anglais se sont avancés du côté du fort Sainte-Anne et il faut leur faire sentir que nous sommes là. M. de Saint-Preux se mettra en route à la tête d'une compagnie du Royal-Roussillon, avec ordre de reprendre le fort si les Anglais s'en sont rendus maîtres ou de le secourir s'ils ne font que l'attaquer. Je compte sur toi pour guider la petite expédition par le chemin le plus direct et pour aider au besoin M. de Saint-Preux de tes conseils.

—Je serai prêt à partir dès l'aube, monsieur le marquis, répondit le chasseur de bisons. Mais en même temps il poussa un soupir et son visage prit une expression triste et inquiète qui n'échappa point à l'œil perçant de M. de Montcalm.

—Voyons, mon pauvre David, dit-il avec bonté, tu as quelque chose sur le cœur, n'est-ce pas ?

Le chasseur de bisons fit un signe affirmatif.

—Tu m'as demandé un instant d'entretien. Est-il en mon pouvoir pouvoir de faire quelque chose pour toi ?

—Oui, monsieur le marquis, dit David avec effort.

—Eh bien ! parle, explique-toi. Tu sais que j'ai contracté une dette envers toi, David ; je n'ai pas oublié la façon dont tu as conduit nos Canadiens l'an dernier à la bataille de Carillon, ni les trente officiers anglais tombés sous les coups de ta carabine.

—Monsieur le marquis, dit David le chasseur, je viens vous demander justice.

—Aurais-tu à te plaindre d'un de nos officiers ? interrogea vivement Montcalm.

—Non, mon général, il ne s'agit pas d'un des officiers de votre armée.

—De qui s'agit-il donc ?

David hésita un instant et tourmenta son bonnet de castor entre ses robustes mains.

—Mon général, dit-il enfin, vous savez que je devais me marier à Québec.

—Oui... eh bien ?

—Comment cette idée a-t-elle pu venir à un sauvage tel que moi, habitué à la vie des bois et des prairies ?... Je l'ignore, et celui qui, il y a quelques mois, m'aurait dit que je renoncerais à la chasse aux bisons, aux martres et aux castors pour m'enfermer entre les murs d'une maison m'aurait certes bien surpris !

Il fit une pause, puis continua d'un ton plus bas :

—Je l'ai rencontrée par hasard un jour que j'étais allé au marché de Québec échanger mes peaux de castor contre de la poudre. Jusque-là, je crois que je n'avais jamais regardé un visage de femme... Enfin, que vous dirai-je, monsieur le marquis ?

—Eh ! mon pauvre ami, dit Montcalm en souriant, ne rougissez pas comme cela... Nous avons tous passé par là, et vraiment, si cette jeune fille est digne de toi, je ne puis que te féliciter de la décision que tu as prise. Elle se nomme ?

—Marthe Dervieux.

—Son père ?

—Un fermier des environs de Sillery, près de Québec.

—Bien... mais je ne vois pas quel obstacle... — J'ai un frère, monsieur le marquis.

—Après ?

—Ce frère n'a jamais eu de goût pour la vie d'aventures

douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant ; elles ne contiennent ni morphine, ni opium, ni rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus

que je menais. Mon pauvre Pierre est aussi frère que je suis fort et vigoureux. J'ai essayé au commencement de l'étamer avec moi dans la prairie. Mais il n'a pu s'habituer à cette dure existence de chasseur. Il a reçu de l'instruction et sait mieux tenir une plume qu'un fusil. Il est entré dans les bureaux de l'intendant général.

—Ensuite ?

—Il y a dix jours, en arrivant chez le père Dervieux, je vis sa figure bouleversée. Marthe avait les yeux rouges. Assurément il était arrivé quelque malheur. Je restai un instant interdit, sans parler, les regardant tous deux.

—Vous ne savez donc rien ? me demanda le vieux fermier en relevant sur moi son regard fixe et sévère.

—Rien, répliquai-je ; que voulez-vous dire ?

—Votre frère... — Eh bien ?

—Il était à l'armée du lac Champlain avec M. Varin l'intendant ?

—Oui.

[à continuer]

Lost

On Saturday, the 18th inst., between St. Louis and Waterford, a pair of Gold rimmed spectacles, in case. The case is stamped as follows : W. J. Crockett, Graduated optician, Alberton, P. E. I. The finder will be suitably rewarded by leaving the same at the L'IMPARTIAL office or with the owner.

James McCallum Tiguish, Oct. 27 1898.

Ripans Tabules cure constipation.

Ripans Tabules relieve nausea.